

ADELINE DELAFORGE

N'OUBLIE PAS QUE
TU T'APPELLES
VICTOIRE



ROMAN

Adeline Delaforge

N'oublie pas que tu t'appelles Victoire

© Adeline Delaforge, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5866-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Adeline Delaforge est née en 1980 à Paris. La légende familiale veut que sa grand-mère ait pris note de son premier poème à ses trois ans. Dès lors, elle n'a jamais cessé de coucher les mots sur le papier. Mariée et mère de deux filles, elle vit désormais avec sa famille dans la région de Rouen. Elle travaille depuis plus de vingt ans dans la communication et le marketing.

« *N'oublie pas que tu t'appelles Victoire* » est son premier roman.

*Il faut beaucoup de chaos en soi
pour accoucher d'une étoile qui danse.*
Friedrich Nietzsche

Le bonheur, c'est le répit dans l'inquiétude.
André Maurois

Ce soir

Dans un hôpital, loin de Paris.

Je ne vais jamais te revoir. Voilà ce que l'univers est en train de me hurler. Je vais te perdre. Ce que j'ai de plus cher au monde. Ma fille. Tu vas mourir, et je ne t'aurai jamais dit à quel point je ne suis pas celle que tu crois.

19 h 50. Impossible d'affirmer depuis combien de temps je suis là. Cela pourrait faire des heures comme quelques minutes. Un frisson parcourt mon corps. La salle d'attente est traversée de courants d'air. Ou bien c'est l'horreur qui circule de siège en siège et nous enveloppe, nous étreint. Je ne sais pas.

Je crois que je ne réalise toujours pas ce que je fais ici.

Sous mes pieds, le sol élimé évoque en silence des décennies de cent pas. Des décennies de personnes face à leurs peurs ou leurs regrets. Combien sont passés par là avant moi ? Combien de « si j'avais su » ont vu le jour entre ces murs ? Je ne suis pas bien différente des autres, au fond. Regretter, quand tout est fini. Se ressaisir quand ça n'a plus de sens. Apprendre, quand ça ne vaut plus le coup. On en est tous là.

Pendant toutes ces années, je me suis dit plus tard. Maintenant, il est peut-être simplement trop tard. Gabrielle, je te jure que jamais je ne me pardonnerai ces derniers jours. Et toi ? Est-ce que tu me pardonneras ?

Il faudrait d'abord que tu vives, pour ça.

J'aimerais tant être à ta place sur cette table d'opération. Prendre ta douleur. Sentir mes côtes se briser sous l'impact de cette voiture. Tout ça, je pourrai le supporter, je le sais. Cette souffrance, ce n'est rien comparé à l'idée de te perdre. À la blessure béante que provoquerait ton absence. Le néant à la place du cœur. Avec pour seul battement, la valse lancinante de mes regrets. Tant de

regrets...

Je ne peux pas te perdre maintenant. Ni maintenant ni jamais.

— *Oh mon Dieu, Victoire, c'est bien toi ?*

Mon sang se glace. Qui peut connaître mon nom dans cet hôpital ? Je lève les yeux. Aveuglée par la lumière froide des néons mêlée à mes larmes, je ne reconnais pas tout de suite ce visage déformé par l'angoisse. Je fais la mise au point au prix d'une incroyable douleur qui transperce mon crâne.

Ce que je vois n'est pas réel. Que fait-elle là ? Le brouillard qui m'anesthésie se dissipe, et je comprends que je ne suis pas la seule à trembler pour la vie de mon enfant ce soir.

— *Ne me dis pas que Blanche était avec Gabrielle. Je veux dire, au moment de l'accident. Ce n'est pas possible.*

J'ai ma réponse. Sans pouvoir articuler un mot, Camille fond en larmes devant mes yeux. Dix ans que nos filles sont les meilleures amies du monde. Dix ans que l'on emprunte la même route pour se rendre chez l'une et chez l'autre. Que l'on vit au rythme de leurs histoires. Et aujourd'hui, alors que la foudre nous frappe, elle et moi, d'une même violence, je suis incapable de dire quoi que ce soit.

Comment suis-je censée faire bonne figure ? Je ne peux pas lui promettre que tout va bien se passer, qu'on va s'en sortir ensemble, toutes les deux. Encore moins qu'on va surmonter ça. Je ne peux pas non plus lui cracher mon angoisse au visage.

Je crois simplement qu'aucun mot ne fait le poids face à ça. Ni aucune étreinte. Je n'arrive pas à la serrer dans mes bras. Pas même à lui tendre une main.

— *On m'a dit que Gabrielle était au Service Accueil Urgence Vitale. Je ne l'ai pas vue. Ils ne m'ont rien précisé de plus pour l'instant. Et toi ?*

— *Blanche est là-bas aussi. Je n'ai pas pu savoir grand-chose, mais je crois qu'ils craignent l'hémorragie interne.*

Hémorragie interne. Entendre ces deux mots me coupe les jambes. Trop de souvenirs. Trop de douleur. Je sens mes oreilles bourdonner, mes pieds se dérober. J'étouffe. Je dois sortir d'ici.

— Je suis désolée, Camille, il faut... il faut juste que je respire. Pardonne-moi.

La mère de Blanche doit me prendre pour une folle. Je suis partie en courant, je l'ai abandonnée à son désarroi. Mais la voir là, dans cette salle d'attente, c'était comme autoriser ma réalité à franchir définitivement les portes de l'enfer. Sans plus d'espoir de s'en évader.

Avant ça, j'étais restée figée dans cette sorte d'étrange flottement. Cette hésitation ridicule qui échappe à toute logique, où l'on se persuade encore quelques instants que tout peut ne pas avoir eu lieu. Où l'on se plaît à croire que l'on va se réveiller, en sueur, dans les draps chiffonnés de son lit.

Sauf que voilà, je ne suis pas dans mon lit. Je suis dans ce qui sera peut-être la dernière maison de ma fille, parce qu'un salopard ivre à six heures du soir n'a pas eu la présence d'esprit d'appeler un taxi.

Je tremble qu'un médecin arrive pendant mon absence pour me tenir au courant de ton état. Ou pour m'annoncer ce que je ne veux pas entendre. Mais pour l'instant, je ne peux pas y retourner, je sais que je ne parviendrai pas à affronter tout ça de nouveau. À me confronter à l'inconcevable.

J'ai juste envie de hurler. De m'user les poings contre ces murs.

Putain de chauffard...

Ces mots, j'aurais déjà pu les prononcer il y a vingt-et-un ans.

Je sens cette angoisse monter en moi. Je le connais, cet étau métallique qui enserme ma gorge. Le froid qui s'empare de mes veines au point d'engourdir chacun de mes membres. Ce n'est pas la première fois que cette sensation me submerge. On est de vieilles ennemies, elle et moi.

Alors que mon corps échappe à mon contrôle, ma main vient instinctivement

toucher mon poignet droit. Mes bracelets. Ils sont là. Un pour chaque blessure, un pour chaque renaissance. J'entends, je sais ce qu'ils me disent. Que je n'ai pas d'autre choix que de me forcer à respirer, seconde après seconde, pas après pas.

C'est ancré dans ma chair. Avancer encore. Et me battre. Pour toi. Pour pouvoir te raconter celle que je suis et que tu ne connais pas.

« Un temps après l'autre, un pas après l'autre. Inspire, expire, continue, et va exactement là où ton cœur te guide. »

Alors une fois de plus, je reprends le chemin qui me mène au purgatoire. Malgré l'agitation silencieuse de la salle d'attente, je le ressens de plein fouet, aussi fort qu'il y a vingt-et-un ans. Le bruit des alarmes. Le bruit de la détresse humaine, de la peur et des vies qui s'effondrent. Le bruit de la mort qui attend son heure. Et qui frappe.

Il y a 21 ans

Paris.

— Je suis désolé, mademoiselle Mallet. Nous avons tout tenté, mais les blessures étaient trop importantes et nous n'avons pas pu stopper l'hémorragie interne. Il est décédé dans l'ambulance. Votre mère, elle, se trouve toujours en salle d'opération. Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant, mais je reviendrai vous voir dès que la situation aura évolué.

Alors voilà. C'est comme ça qu'une vie bascule. Un coup de fil, un trajet en voiture, et trois phrases avec un homme en blouse. En fait, il n'en faut pas plus pour être projeté à la vitesse de l'éclair dans les ténèbres.

Je suis là, plantée au milieu de la salle d'attente. Autour de moi, on parle, on marche, on se prend dans les bras. Il y a même des gens qui sourient. Moi, je n'ai qu'une question, aussi improbable que toute cette situation : quand est-ce que je vais me réveiller ?

Quand mon téléphone a sonné tout à l'heure, j'ai râlé. Râlé parce que je devais quitter la répétition. Parce qu'à tous les coups, ils auraient encore besoin de taxer ma voiture. Parce que cela m'empêcherait de sortir avec Anna ce week-end. Sérieusement, comment ai-je pu être si bête ? C'est comme si je les avais trahis par ma pensée.

Je crois simplement que mon cerveau ne parvient pas à comprendre ce qui m'arrive. Je vais me réveiller. Tout ça ne peut pas être réel.

Papa... c'est impossible.

— Je dois vous demander, quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans, pourquoi ?